

Berlin, Königsberg, Paris. Retrouvailles familiales

Si je m'interroge sur ce qui m'a amenée à entreprendre ce voyage vers l'Est, vers ce qui fut la Prusse-Orientale, il me paraît évident que c'est la dimension mythique et insaisissable des coordonnées géographiques de ces contrées, quand elle a pris pour moi davantage d'importance que l'absurde d'un projet paraissant au fil du temps de plus en plus absurde.

Il est vrai : c'est du plus profond de moi-même que j'avais choisi de regarder dans cette direction. Je n'avais cessé, aspirée par le vide, de réfléchir à cet obscur point fixe dans ma vie, à ce lieu absent que mon père n'a jamais voulu mettre à notre portée ni rendu habitable, que ma mère n'a jamais voulu partager avec lui et qui, à ce jour, objectivement, n'intéresse ni mes frères, ni personne. Et pourtant, après mille occasions manquées d'obtenir des explications, un deuil sans cesse ajourné, ce point fixe n'est-il pas devenu la vibration, la musique de mon âme ?

Soyons clairs, cela n'a rien à voir avec les revendications des *Vertriebenen* — les populations déplacées —, les veillées des nostalgiques de l'Est et leurs chansons.

Mon père avait, à vingt ans, rompu avec ses origines lorsqu'il partit passer son bac à Tilsit. Il était alors déjà presque sourd, *comme ton père à toi*.

Avait-il espéré par le biais de ce handicap remettre en cause le monde où il était né ? Avait-il souhaité avec ce départ, ce bac et ce désir de jouer du piano, se défaire de toute contingence, secouer les contraintes, atteindre l'inatteignable, faire passer du rêve dans sa réalité ? Je ne sais.

Mon désir a grandi avec l'ouverture des frontières, avec cette possibilité jusqu'alors inimaginable de passer de l'autre côté du rideau des secrets familiaux. Sans doute.

Visiter les lieux-dits, les sentiers, les places, retrouver les noms, me rapprocher objectivement de cette lointaine Allemagne de mon enfance – devint mon projet. À cela se mêlait l'alchimie mystérieuse de ma perception subjective du temps, l'idée même de prendre de l'âge.

En dernier lieu, c'est aussi à cause de ces « années-lumière », celles de mon compagnonnage, *mon chemin avec toi, Adam, depuis 42 ans et depuis toujours*, que ce projet s'est imposé à moi. Sans appel.

Je ne veux pas remonter le temps – *o, wahrlich nicht!*¹ Aujourd'hui, c'est vers mon père que je viens, pour ainsi dire à reculons, avec un regard d'adulte et sans concession.

Que ce voyage à Kaliningrad, à Schwanensee, puisse vous rendre audible, à vous, mes filles, et au-delà, à tous ceux qui veulent l'entendre, cette mélodie qui est mienne.

Langue maternelle – *Muttersprache*

Petite, je m'étais déjà heurtée à la raideur de ta parole. La langue apprise à tes côtés, mère, manquait de mots tels que confiance, amour, compréhension. Plus tard, dans

1. Bien sûr que non.

mon adolescence, s'ajoutèrent la suspicion, l'hostilité et d'autres laideurs alors que j'aspirais à un peu d'autonomie et manquais déjà terriblement de confiance en moi. Ainsi mes espoirs et désirs « allemands » finirent par s'estomper, puis un jour ils se sont brutalement évanouis. Je me suis mise à chercher des sols plus fertiles, à vouloir faire mes preuves, à m'exposer au vent, à respirer enfin à pleins poumons, je me pensais assez forte.

Ma révolte fut certes tardive mais frontale. Je me suis insurgée contre ta morale à géométrie variable. Ce que j'étais censée devenir à tes côtés – la place que tu m'avais réservée – m'a imposé un contre-projet.

Depuis longtemps déjà ton discours résonnait en moi comme une imposture et plaquait des fleurs de givre à ma fenêtre, la rendant aveugle.

Le jour vint où j'ai franchi le périmètre de ton monde, lui ai tourné le dos, me suis défaite des conventions et interdictions, de ton sacro-saint « qu'en-dira-t-on » et ai résolument fermé la porte derrière moi.

Mère – décembre 2003

Comment oublier son visage de vieille dame, lors de ma visite de Noël ? Confrontée à son état de santé précaire, sa dépendance croissante, j'ai dû me rendre à l'évidence qu'il était grand temps pour ma mère d'accepter son placement en maison de retraite. Comment supporter alors sa résignation devant cette rupture, cette solitude programmée pour durer ?

Je la vis décomposée, désemparée, arrachée à tous les repères d'un quotidien soudainement réduit à l'imaginaire. Je l'entendis crier : « Pourquoi la terre ne tourne-

rait-elle plus autour de mon soleil ? Pourquoi serais-je rejetée par vous ? Pourquoi vous, mes enfants, vous liguez-vous contre moi ? Pourquoi m'arrachez-vous à mon monde ? Pourquoi m'abandonnez-vous ? »

Il y eut bien du désarroi dans son regard. Une immense et triste résignation. Que pouvait-elle face à nos considérations, ô certes raisonnables, ô combien bienveillantes, face aux bonnes paroles de ses trois enfants ? Que pouvait son cœur, que pouvait son âme face à nos arguments si solides ? Que dire de plus, moi qui vivais à mille kilomètres ? Pour elle, on l'arrachait à, on la privait de son *zuhause*.

Désormais elle ne serait plus chez elle mais *un-behaust*, sans domicile, à jamais. Voilà tout. 90 ans passés à vieillir dans la dignité et aujourd'hui : l'abandon et une inconsolable souffrance morale.

Et à qui revenait le rôle du messager ? À moi, la fille, la difficile, la mauvaise tête. J'allais devoir organiser la phase terminale de la vie de ma mère – comme si c'était la chose la plus naturelle du monde – assumer la monstruosité de ce déménagement, de cette déportation vers son inéluctable issue.

Père-patrie – Vaterland

« *Zwei Dinge erfüllen das Gemüt mit immer neuer zunehmender Bewunderung und Ehrfurcht, je öfter und anhaltender sich das Nachdenken damit beschäftigt : Der bestirnte Himmel über mir und das moralische Gesetz in mir...* » (E. Kant, *Kritik der praktischen Vernunft*, 1788) ²

La famille de Prusse-Orientale est morte depuis longtemps. Mais je me rappelle grand-mère Ottilie. À peine